

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 15

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PLUS DE GUERRES !

GOMMENT, plus de guerres ! Quelle bêtise nous dites-vous là ! Mais non, ce n'est pas une bêtise. Les guerres ne sont plus nécessaires. N'y a-t-il pas assez d'accidents d'autos, de motos, de vélos, pour désencombrer les professions et métiers où il y a pléthora d'employés ou d'ouvriers ?

Certes, nous ne sommes point du tout hostile à ces moyens de locomotion, bien au contraire. Une promenade en auto, pour autant qu'on ne dévore pas l'espace, est tout ce qu'on peut souhaiter de plus agréable, de plus plaisant. Mais il faut reconnaître qu'il y a toute de même trop de « casse ». Ils exagèrent. Consultez les journaux. On n'y voit que collisions, capotages, chutes, etc.

Oh ! nous ne disconvenons pas que lorsqu'on est dans ou sur un de ces appareils, on a facilement la tentation de la vitesse. Cette vitesse est, du reste, une des principales qualités des autos, motos et vélos. Toutefois, il semble qu'il ne soit pas absolument nécessaire de transformer ces promenades d'agrément ou ces courses d'affaires en « courses à la mort ». Après tout, quelque grande que soit la vitesse, les occupants de ces véhicules n'arriveront pas plus tôt que nous au Nouvel-An. C'est le rendez-vous général.

On a prétendu que les guerres étaient inévitables, nécessaires, même. Inévitables est excessif ; nécessaires est absurde. Ah ! ce n'est pas à dire que nous partagions l'avis de ceux qui demandent la suppression des armées, car cela est plus absurde encore. Si tu veux la paix, prépare la guerre, dit un vieil adage qui n'a rien perdu de sa valeur. Gardons donc nos fusils et nos canons, plâtons notre poudre au sec et, puisqu'il en est ainsi, remettons-nous en aux véhicules-éclairs du soin d'éclaircir les rangs de l'humanité, de nous donner de l'air. Mais garé devant ! Il vaut mieux être dedans que dessous. Qu'en dites-vous ?

J. M.



DU BIN LIEIN

Tatadzenelhie, dein lé z'Amérique, sti premi dé mår 1926.

Monsù lo Conte,

Vaitc grant temps que ie vo z'e laissi sein novalle dé per tsî no. Mâ vigno on bocon vilhio et piorna. Adon, né vu pas vo z'embêta avoué dâi gnousseri.

Mâ, ié guegni, dein voturon derrâi numéro, que vo veni poûro quemet 'nna ratta dé moti, rappôo âi z'abonnâ que volhiant dâo papâi plie a la moûda. « Lo Conte l'est trâo vilhio, que diant lé dzouveno ! Avoué clli poison de patois, t'einlévine se n'est pas dé la mounia épélliae po rein ! onna leingâ qué nion né comprend mé ! L'e dzâ asse pénablio d'appreindre lo grêque et lo latin, mimainement l'hébreu. Râva po lâo patois ! »

Et sarai, pardine, bin damâdzo, Monsù lo Conte, se vo z'ite d'obedzi de démechouuna, fulta-

d'ardzeint et d'abonnâ. Vo z'ite on vilhio de la vilhie, quemet l'armanâ dé Berne et Vevey. On a cotouma de vo vère arrevâ, lo deçando, avoué voûtrâ z'histoire et voûtron patois.

De l'autre côté de la granta gothie, cein no farâi mau bin dé passâ la démeindze, à midzo, apri lo roûti et lo dzerdinâdzo, sein pouâi recâffâ ein liessé l'amî Marc à L'ouis, tot ein bevescent noutr' écouelletta dé café nâ.

Kâ, l'est noûtra moûda, que vint dza dão temps dé mon père, l'onellio Djan-Samuiet. Lé dinse que ié apprâi on bocon dé patois, dão temps que iété boutébette. Et ne l'e pardine pas aobiliâ ! Noutr' valets lé comprégnant assebin, dé l'oire tottâ dé démeindze.

Mâ, charrette ! plie dé Conte, plie dé patois ! Lé doû vant eiseimblie quemet lé duve man. Se ion l'est bas, l'autro tsedra assebin ! Adon, fau trovâ lo moân dé lão rebâillâ la viâ à ti le doû.

Vu vo dere lo remido que no z'ein trovâ :

Vo séde que lè z'Américain sant dâi tot malins, sant degremelhi âo tot fin. Adon, l'ant decidâ que tsacon dévessai crêchi l'eingle que met s'on avai adi babellhi dinse.

Vo z'e dza contâ que, dein noutra quemouna, lâi a dâi dzeins que vignant de pertot et mimâment de pllie liein. Ti ellâo z'étrândzi attisant la fièvre à Davi dé Tatadzenelhie tsacon dein son lingâdzo.

Mâ ti lâ papâi sant d'obedzi dé betâ lè novi dein lè duve leingue et dé tot répétâ ein eingle que l'autra colonda dâo papâi. L'est onna vretâbilia traduechon.

Dinse, tsacon pâo appreindre la chronique dâi tenomobiles que l'ant émélua on vélo âo bin dâi vélo que l'ant éterti on tsat.

Et l'est dinse que vo foudrài fére, Monsù lo Conte, po appreindre lo patois âi dzouveno et po l'e rappreindre à stâosse que vignant sû l'âdzo, quemet no.

Faudrài esspliquâ, su l'âotra maiti dâo papâi, cein que cein vâo dere éin français.

Assebin, vo z'ite dza d'obedzi dé fére dinse po lo patois dâi Combi, po elliaque dâo Grand-distrì, âo bin dâi Dzozets.

Tot parâi, ellâo poûro dzeins l'arant fulta dé s'eingrindzi de cein : no sein porteint pas dâi z'Allemands que lè z'autro dâo mimo canton l'ant la compregnette cliofse po lâo patois.

L'est pardine bin mi dé betâ ti les patois sù lo mimo trâbliâ. Sarai plie justo et plie coumoûdo po tot lo mondo.

Et vo z'allâ vère, Monsù lo Conte, quin mouï d'abonne vo z'allâ accroutsi ! Du sti coup, vourtra catsette vâo itre plienna de biâu beliets et de napoleâons.

Po fini, vo sarai d'obedzi de no bailli doû, tré, quatra, houï folhie ti lè dégandio, po pas itre trâo cincobilli pè tota vourta moûnia.

L'est cein que vo z'enfouït avoué lo sélao dâo tsautemps et mè boume salutachon.

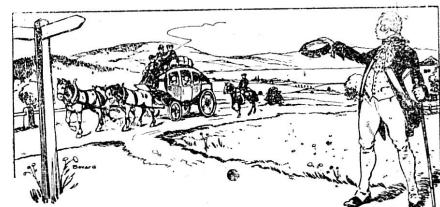
Suzette à Djan-Abram,
dé Tatadzenelhie.

De la main. — Le patron apprend à un nouvel employé le maniement du téléphone et lui dit :

— C'est bien simple, vous prenez le récepteur d'une main et vous parlez de l'autre.

Définition. — Demandez à un chauffeur : qu'est-ce qu'un piéton ?

Il vous répondra : c'est un espèce d'ahuri qui se place bêtement devant les autos et qu'on écrase par sa faute !



MARCHONS !

GN ne marche plus ! C'est la plainte générale des médecins, des hygiénistes, des instituteurs, de tous les vrais amis de la santé, de la force et de la nature.

Cette plainte est fondée. Et pourquoi ne marche-t-on plus. Parce qu'on ne veut plus et qu'on ne peut plus. On ne veut plus ! Dans le bon vieux temps, il le fallait bien. Aujourd'hui, le perfectionnement, la diffusion et le bon marché relatif des moyens de locomotion ont tué la marche. Et on voyait bien que l'immense majorité des gens marchait, non par goût et par plaisir, mais par une nécessité péniblement ressentie. Un des principaux obstacles à la marche, de nos jours, est la paresse. On craint l'effort. La vie est plus facile, rendons-la plus facile encore ! Ainsi on glisse en bas la pente et on arrive à l'immobilisation. Se faire charrier, dans une nuée de benzine et de poussière, sur les grandes routes battues paraît être le bonheur suprême. Brûler l'espace et dévorer les kilomètres est l'unique ambition. Avoir été très loin, dans un minimum de temps, sans avoir rien vu, importe davantage et paraît mille fois plus beau que de s'être éloigné, par son propre effort, de quelques kilomètres de la ville ou du village et d'avoir vu quelque chose.

Marcher, c'est commun, c'est presque vulgaire. C'est avouer qu'on ne peut plus se payer une course en auto, en moto ou en bécane ! C'est un certificat d'indigence qu'on se délivre à soi-même, devant le grand public. Fi donc ! Entassons-nous plutôt, à six ou à huit, dans une vieille auto défraîchie, avec un moteur bruyant et un échappement qui empête. Marcher, c'est ridicule ! Et on ne voit pas le ridicule d'un homme, immobile sur sa moto, secoué et tremblant, hagard et angoissé, qui a l'air de faire de l'équilibriste pour le plaisir de ce même public, si plaisir il y a ! Déjà, le sens du comique n'est pas le même chez tous les hommes.

On ne marche plus, parce qu'on ne peut plus. Comment voulez-vous marcher sur des sentiers pierreux et dans les ronces avec des bas ajourés, des jupes étroites et des souliers fins à hauts talons ? Le sexe fort est mieux partagé de ce côté, mais son empressement pour le sport podistique — euphémisme aruplique, de source italienne, inventé sans doute pour remettre à la mode une habitude désuète — n'est guère plus grand. A quoi bon transpirer, s'échauffer et se salir les pieds ou le pantalon, quand on peut rouler et respirer à l'aise les microbes d'un air vicié, sur les grandes artères nationales et internationales ?

La marche ne vous dit plus rien, parce que votre idéal de vie a changé. Se promener le dimanche avec sa femme et ses enfants, muser par les sentiers sous bois, cueillir des fleurs, suivre la vie d'une fourmilière, s'arrêter pour admirer un site, s'amuser à courir derrière un lézard ou un